



Résistance(s) Résilience

Nouvelles noires
Firn 2020

La Fabrikulture

Lundi 27 janvier 2020, lycée Jean XXIII, Metz, 10h05.

Le jeune homme parcourut le couloir d'un pas décidé avant de lui tendre une main hésitante :

— Merci de votre présence Monsieur Granvent. Je suis heureux que vous ayez accepté notre invitation. Votre témoignage est une véritable chance pour les élèves et pour moi, cela va sans dire. Particulièrement en ce jour de mémoire.

— Appelez-moi Georges. C'est gentil à vous de m'avoir invité. Intervenir auprès de tous ces jeunes est une véritable chance que l'on m'accorde... Vous n' imaginez pas à quel point j'en ai besoin... Et puis c'est un peu le moins que je puisse faire...

Le jeune professeur réajusta ses lunettes avec la pointe de son index avant d'indiquer un banc, plus loin dans le couloir :

— Je me permets de vous laisser patienter ici quelques minutes, Georges, le temps de faire revenir un peu le calme dans ma classe. Ils sont toujours un peu excités après la récréation. Voulez-vous un café ?

— Non merci, j'ai déjà du mal à trouver le sommeil. Un léger sourire de politesse se dessina sur son visage fatigué par le temps. Le vieil homme semblait à la fois triste et heureux, comme touché par cette mélancolie qui accompagne les gens qui ont vécu plus que leur part.

Dans ce couloir bercé par les sons d'une jeunesse en construction, Georges ferma les yeux :

Témoigner. Témoigner, c'est cela qui importe...

*

Le train traçait son chemin au travers de la campagne aux champs jaunis par le soleil de juillet. Serpent de bois à la tête de fer dont le vacarme métallique déchirait le calme de ce tableau bucolique.

Quelques Holstein aux flancs bicolores et aux pis généreusement gonflés détournèrent à peine leur museau de l'herbe clairsemée.

Dans la locomotive, Alfred finissait de rouler une cigarette.

— Tu en veux une, Jeune ?

Le « nouveau » essuya son visage luisant de sueur d'un revers de manche et se rapprocha de son expérimenté collègue.

— Avec plaisir !

Le jeune homme saisit la roulée tendue. Alfred s'en roulait déjà une nouvelle. L'ancien lécha le papier et d'un geste maintes fois exécuté, forma sa tige puis la porta à ses lèvres dissimulées sous une large moustache. Les deux cheminots savourèrent cette bouffée puis s'accoudèrent côte à côte sur le rebord de la locomotive. Regards perdus vers un horizon qu'ils longeaient à toute allure.

— C'est beau, ces paysages, on a de la chance de voyager comme ça... souffla le minot sans véritablement attendre de réponse.

— C'est clair, mais là c'est l'été. Tu verras cet hiver que tu seras déjà moins enthousiaste.

— Pas sûr, j'ai toujours voulu bosser dans le chemin de fer, c'est mon truc. Du moment que je suis pas figé quelque part... Ça me va.

— C'est beau, la jeunesse. Moi j'ai qu'une envie, maintenant, c'est de rentrer chez moi et d'aller pêcher la truite, de l'eau jusqu'aux cuisses ... Trente ans que je vadrouille et ils nous font aller de plus en plus loin maintenant. On venait jamais ici avant, tu vois, mais la nature du fret a changé et faut bien s'adapter à cette nouvelle marchandise. Alfred expédia sa cigarette d'une chiquenaude et adressa un large sourire à son jeune camarade. Ses yeux formaient deux petites fentes cernées de rides noircies de charbon.

Le jeune homme ferma les yeux, l'air vivifiait son visage. Il écarta ses mains, paumes faces au vent et inspira à poumons déployés. Une onde le parcourut. Il était heureux. Il entamait une carrière dont il avait toujours rêvé et les perspectives d'évolution n'avaient jamais été aussi larges. Tout lui souriait. Il était jeune, de la bonne couleur politique et prêt à tout pour briller aux yeux de ses chefs. Il sortirait du lot, il le savait.

Le vieux cheminot était fatigué. Les jeunes lous le fatiguaient. Lui, rien ne lui importait. Il ne voulait pas d'histoires, il voulait pouvoir pêcher. Le reste, c'était pour les

convaincus, pas pour lui. Alfred rompit le silence d'une voix sans expression :

— Allez, prépare-toi à la manœuvre, on va arriver... Encore une quinzaine de minutes et une fois qu'on y sera, le temps qu'ils déchargent on aura le temps d'aller se boire un coup.

— Tu m'as pas dit qu'on n'arrivait pas dans la ville directement ?

— Si, si, mais t'en fais pas, mon cousin bosse là-bas et du coup on ira boire un canon avec les mecs de repos dans leur foyer.

— Parfait ! Je mettrai ma tournée générale pour mon premier trajet jusqu'ici !

— Ça marche, allez concentre toi, on va traverser la dernière ville avant le terminus...

Le train ralentit légèrement et s'engouffra dans la ville silencieuse.

Le jeune cheminot souleva sa casquette par la visière et la porta à sa poitrine :

— Merde, ben tu vois, je suis un peu déçu. Je m'étais pas du tout imaginé cet endroit comme ça... J'imaginai ça bien plus moderne comme ville, Auschwitz...

Ce jour-là, quand Alfred entra dans le mess du camp, il s'adressa à son cousin :

— Content de te voir, lui c'est Georges, Georges Granvent. C'est un bon jeune, tu vas souvent le voir par ici...

*

Georges rouvrit les yeux. Il réajusta le col de sa chemise et inspira profondément.

Témoigner. Témoigner, c'est cela qui importe. Se persuader qu'à souvent raconter ses erreurs sans les masquer on en estompe un peu l'épaisseur. Depuis le temps, je sais que ce n'est pas vrai. Quand le mal vous imprègne, il tache votre âme et vous marque la vie. Témoigner. Témoigner encore pour faire comprendre à ceux qui suivent que c'est parfois lorsque l'on se sent fort que l'on peut se détruire soi-même, à jamais...

Le professeur ouvrit la porte. Avec un visage calme et rempli d'attente :

— Georges, c'est à vous, ils vous attendent...